

Pour une toponymie mythologique.

Jean hugues BLONDEL.

La toponymie se veut officiellement une branche de la linguistique, et ceci depuis environ un siècle...mais entre-temps la linguistique s'est affirmée et diversifiée, d'écoles en exclusions, il y a désormais plus d'une linguistique ». Nous connaissons de nombreuses linguistiques, dont plusieurs s'exercent désormais avec talent, dont la linguistique dite variationnelle, qui fait, schématisons, de la règle l'exception, et de la variation une nouvelle règle. La phonétique et la phonologie sont apparues, et c'est sans compter avec les progrès de la neurobiologie et des sciences cognitives, qui ne permettent plus de parler de la langue comme d'un «organe» autonome, une vieille revendication, à vrai dire bien trop limitante. Il s'agit désormais d'un « instrument langagier », parmi tant d'autres, mais où la pensée imagée, les rythmes, sonores ou visuels sont autant d'instruments de communication aux sources de langages diversifiés. Une des étapes fut la linguistique biologique de Boris Rybak, il en est né d'autres depuis.

La toponymie, que nous dirons désormais linguistique a ses exigences propres, ses armes, sa hiérarchie, ses règles, parfois axiomatiques, aussi ses rigidités, et le sentiment d'avoir fait le tour de la plus part des questions...De ce fait elle a aussi désormais des relations délicates avec ce qu'elle nomme ses « sciences annexes », les sciences historiques, et en particulier avec l'archéologie, science anciennement « annexée », mais qui elle, n'évoque plus dans ses rapports avec la toponymie, que le « divorce »...

La Mythologie Française fondée par Henri Dontenville, et son *bulletin*, fourmillent de notations et de références toponymiques, mais aussi anthroponymiques, théonymiques, hydronymiques, les cours d'eau étant jusqu'à preuve du contraire « divinisés », au minimum sacrés. La toponymie linguistique est de plus en plus discrète sur l'hydronymie. L'hydronymie d'Albert Dauzat date de 1926, et n'a été réédité, que très discrètement, quand sa toponymie l'a été à plusieurs reprises jusque dans les années soixante, mais en particulier fin 1940, et début 1944 (elle devait être « Korrekt »?). Quant à l'anthroponymie elle est utilisée comme une base de données pour résoudre l'équation nom de lieu-nom d'homme ; là où la toponymie mythologique penche plutôt vers : nom de lieu-nom de dieu....

Un court rappel historique s'impose depuis les bases de l'étymologie déjà notée chez Platon (Critias), Isidore de Séville, et tant d'autres, mais la « fureur étymologique » ne prend véritablement son

essor qu'avec l'érudition et la Renaissance. Le premier de ses maîtres, François Rabelais, une référence incontournable de la mythologie française et l'auteur de quelques origines toponymiques salées comme celle de Paris, ou Lutèce cette ville que l'on appelle « leucèce » à cause de la blancheur des cuisses des filles dudit lieu, et je crois qu'il s'agit d'une réécriture, car la version primitive si j'ose dire reprenait vraisemblablement la même couleur mais l'attachait aux pertes vénériennes, et cuisantes, des filles faciles dudit lieu. La publication de « *la guide des chemins de France* » de Charles Etienne est un temps important, précédée de celles de la table de Peutinger, et de l'itinéraire dit d'Antonin.

Il y a plus de sérieux, et moins d'humour dans les travaux du XVII et XVIII siècle, en particulier dans ceux de l'abbé Bullet, ou tout pourtant, n'est pas à mépriser. Ces étymologies toponymiques glanées chez les érudits, sans vocation critique bien affirmée, survivent volontiers dans les toponymies administratives actuelles. Par exemple la ville de Darney en Vôge est dite « porte de la forêt » sur tous les panneaux routiers, placards touristiques, « flyers » divers, alors que cette « porte » ne repose que sur une tradition ancienne, rapportée dans une note de bas de page par un historien régional, qui dit ne pas y croire un seul instant... Le nom de Jacques Merceron est désormais attaché à une jubilatoire compilation de ces recherches toponymiques parue sous le titre de *La vieille carcas de Carcassonne...*

Au XIX siècle, siècle de l'érudition critique, le chartiste Jules Quicherat pose les fondements de la toponymie, assise sur les fiches de l'exploitation des archives anciennes et de leur défrichement paléographiques. Mais il connaît bien son latin (aussi bien que son frère) et y voit le premier habillage des noms de lieux de France. Il connaît bien aussi sa linguistique historique, mais il a d'autres chantiers comme la publication in extenso des notes du procès de Jeanne d'Arc. Sa carrière stagne car il ne croit pas qu'Alise Sainte Reine soit l'Alésia de César, ce qui lui vaudra un ostracisme persistant... Son successeur est un historien du droit reconverti tardivement dans le « celtisme » essentiellement « insulaire », Henri d'Arbois de Jubainville, et sa monumentale *Recherches sur l'origine de la propriété foncière, et des noms de lieux habités en France*, qui attribue celle-ci à la colonisation romaine. Il nie toute propriété autre que collective aux gaulois d'avant la conquête dans une publication qui se veut définitive. Ceci n'empêchera pas Xavier Delamarre de reprendre récemment pour la Gaule celtique l'équation nom de lieu = nom d'homme (associé à un radical), c'est-à-dire nom de propriétaire dans son récent *noms de lieux celtiques de l'Europe*, contre toute logique, noms communs, qualificatifs évidents, hydronymes mêmes, et bien souvent contre son propre dictionnaire de la langue gauloise.

Au début du XX siècle c'est Auguste Longnon qui professe un cours de toponymie au Collège de France, mais celui-ci ne sera publié que beaucoup plus tard par son élève Paul Marichal, avec de nombreuses notes modératrices. Il est l'auteur de la formule célèbre qui fait des

noms de lieux la trace de tous les peuples, de toutes les races successives, qui maîtres ou esclaves sont venues « faire la France ». Puis viendront les dictionnaires toponymiques d'Albert Dauzat, d'Auguste Vincent, enfin d'Ernest Nègres qui tentent de compiler au moins 36000 noms de lieux pour paraître exhaustifs. Leur consultation n'est pas toujours aisée, car Dauzat multiplie parfois les renvois, et les renvois de renvois, et Nègre utilise une classification historique, et qualifiante complexe qui oblige de recourir systématiquement à l'index numérique du tome 3. Ces auteurs ont leurs tics et s'inscrivent sans état d'âme dans une perspective noms de lieux habités orthodoxe, et dans des contextes historique dépassés, qualifiés d'erronés désormais par la « science allemande » qui les inspirait alors... Les problèmes toponymiques des « invasions » quelque qu'elles soient, la question ardue entre toponymie et peuplement, sérieusement étudiées en Angleterre, mainte fois « envahie » et au Danemark, quand à lui jamais envahi, oblige à une nouvelle approche beaucoup plus critique. Les données archéologiques, elles-mêmes, ne sont pas plus sûres, et doivent être synthétisées quand on sait la vitesse de diffusion de la « mode féminine » de tel ou tel modèle de fibule au bas-empire, et ceci dans des populations qui montrent un enracinement d'une parfaite stabilité génétique et civilisationnelle.

Pour résumer on décrit habituellement les noms de lieux préceltiques, qualifiés jadis de « ligures », volontiers parents des hydronymes. Les noms de lieux celtiques, eux se retrouvent dans les attestations des auteurs latins, l'épigraphie, ils sont volontiers à connotations religieuse, ou géographique et descriptive, et montrent des radicaux bien identifiés comme *-dunum*, *-magos*, *-durum*, *-iaca*. Ce dernier radical est critiqué par les « latinistes » qui n'y voient rien d'autre qu'un *-iacus* latin, même quand le début du nom est typiquement celtique.

Les noms latins, construits sur les radicaux *-iacus* et *-villa*, d'où les nombreux noms actuels en ville et en -y, -ay, -ey, et bien sur -ville... Ce mode de formation de noms s'est poursuivi néanmoins durant les époques mérovingiennes et carolingiennes, on en a la certitude désormais, sous l'influence du latin, langue de l'administration religieuse ou laïque... On dispose par exemple d'un acte de fondation de la paroisse de Suriauville, au début du treizième siècle, ce qui n'élimine pas qu'il y ait eu un lieu-dit de ce nom antérieurement, mais on n'a pas d'état d'âme à fonder cette paroisse sous ce nom là, et pas sous celui d'un quelconque autre lieu-dit voisin...

Les noms germaniques en *-viller*, puis en *-court*, du latin *curtis*. Mais il faut isoler parmi ceux-ci ceux qui semblent dériver de colonies de lètes établis plus ou moins volontairement dans des sites vides, et pas du tout les plus fertiles d'ailleurs comme l'a montré Ferdinand Lot. Les exemples abondent comme Franconville (95), mais aussi Villers Franqueux (51), Godoncourt (88), Germainvilliers (52). Et ceux de formation germanique dont la création semble s'être étendue sur plusieurs siècles, car il n'y a quasi plus d'anthroponymie latine dès

l'époque mérovingienne. Il faut cependant introduire un correctif, les noms en court on leur maximum de fréquence dans le diocèse de Chartres, ils sont exceptionnels autour de Metz, mais en Moselle plus on approche de la frontière linguistique, plus ils se raréfient, et ils disparaissent passée celle-ci. Bien que très discutés il semble y avoir des composés bilingue Blevincourt, (celte-curtis,) ou comme Villeblevin (villa-mot celte) semblent formés à partir d'un radical celtique « farine blanche », plutôt qu'à partir d'une « *Bobila* », les fiers guerriers s'effaçant ici devant leur matrone et non une walkyrie attestée. Quand il n'y a pas de nom d'homme germanique utilisable la « méthode » doit faire feu de tout bois.

Les noms hagiographiques suivent la christianisation, et sont datables de par ce qu'on sait de la vie des saints, de leur culte lors des créations de paroisses, la valeur historique des textes hagiographiques est très discutée. On a établi cependant une chronologie relative, car on peut suivre la naissance et la diffusion des cultes d'abord consacrés au Christ, puis aux martyrs aux apôtres, enfin aux saints locaux témoins d'un syncrétisme actif lors de la christianisation des campagnes...mais il y a aussi les noms de monastères Noirmoutier Monthureux Montreuil, les chapelles comme la Celle saint Cloud, la Chapelle d'Anguillon.

Les noms médiévaux, reprennent des concepts architecturaux, socio-économiques, et leur création comme Neufmarché 60, Neufchâteau 88 les lieux fortifiés Château Gontier 53, Moulins 03, les nombreux Villefranche Le havre

Les noms modernes reprennent les termes d'une toponymie personnelle, nom du seigneur Croismare 54 Custine 54 ancien Condat, ou du roi comme Vitry le François.

Les formes langagières, et dialectales ou patoisantes permettent d'isoler une toponymie bretonne, gallo, basque, provençale, picarde, alsacienne, normande même. Mais ces langues et dialectes montrent des porosités importantes entre elles, du fait du fond celtique et du socle indo-européen. François Falch'un a mis en évidence des toponymes jugés « irréductiblement bretons » diffusés au centre-ouest, et à la Normandie.

Les sources de la toponymie, les textes antiques et leurs gloses, la table de Peutinger, les sources de noms germaniques sont la *notitia dignitatum* (la moitié des noms des chefs francs du IV siècle sont latins), et surtout *l'histoire des Francs* de Grégoire de Tours, écrite à une époque où l'anthroponymie est devenue quasi exclusivement « germanique ». Le titre de cette histoire des « Francs » peut paraître évocateur mais il ne faut pas oublier qu'il est d'un auteur arverne, et qu'on a vanté la qualité du latin qu'il avait appris après sa langue maternelle gauloise. le *Noms de Personnes de l'Ancienne Gaule* signale avec un minuscule astérisque d'une discrétion un peu suspecte que bon nombre de ces noms de personnes sont reconstitués à partir de

noms de lieux transcrits dans Grégoire de Tours, ou de terriers chartriers de monastères, il est facile ensuite de relier l'anthroponymie ainsi établie aux noms de lieux qui se trouvent automatiquement anthroponymisés... Les chartes seigneuriales, les donations aux abbayes, les actes notariés, fixent au moyen Age la toponymie administrative et fiscale. Plus récemment les dépôts d'archives, les cadastres, plus récemment les dictionnaires topographiques, ceux des noms de lieux des postes, enfin l'IGN consultable sur Géoportail, (plusieurs millions de noms) et bientôt le cadastre napoléonien qui nous promet des dizaines de millions de noms de lieux. Sa gestion manuelle devient impossible, et seuls l'informatique permet une interprétation l'IGN connaissait 3 noms de lieux comme Meloise pour toute la Saône et Loire, mais le cadastre du village de Broyes en 1817 en repère 17 pour cette seule commune. La stabilité des noms de lieux est une donnée trop peu mise en évidence et on a tendance à prendre pour signifiant la seule forme ancienne dont on dispose parfois vu la rareté des attestations, dès que celles-ci sont un peu riches, les difficultés s'amoncellent. Par exemple, la ville d'Amel(Meuse) est dite *Amel* en 960, et depuis le XII siècle jusqu'à nos jours, mais *amelia castrum* en 961, *curtis Amellae* en 982, *amellae villa* en 1047, *Cella que dicitur amellae villa* en 1051, *curtis amellae* en 1095, *amellensi ecclesia* etc....Ou encore Senon (Meuse) petit vicus rural archéologiquement bien connu et qui a dans sa proximité immédiate Senonville, et Senoncourt, que rien ne différencie et qui apparaissent comme deux hameaux ravitaillant le bourg, et ayant accédé au rang de paroisse, sans que l'on puisse dire que l'une ou l'autre témoigne de l'histoire du peuplement des abords du vicus central, ou bénéficie de la moindre ancienneté, par rapport à son voisin. Il est impossible de différencier cette « vieille villa » de cette « vieille curtis », il s'agit toujours d'une « vieille ferme », comme le mot celtique « *senos* » l'indique, et non une invasion de « *senons* » (originaires de Sens) venus coloniser ce canton de la Meuse.

L'Ecole des Annales s'est très tôt intéressé à la toponymie, en particulier Marc Bloch, médiéviste fêru d'histoire économique et sociale, et ses réflexions d'un historien sur quelques travaux de toponymie de 1934. Avec Lucien Febvre il fait la couverture du premier numéro des *Annales* avec Henri Pirenne qui met à mal les concepts d'invasions-peuplements. Il récidive avec « toponymie et peuplement » en 1940, ce qui lui vaudra l'enlèvement de sa bibliothèque dès Juin 1940, et des archives qu'il n'avait pas eu le temps de mettre à l'abri ; avant d'autres ennuis dus à son engagement militant et militaire dans la résistance, et une persécution « raciale ». Lucien Febvre lancera après la seconde guerre mondiale Michel Roblin qui synthétise toponymie, archéologie, hagiographie et histoire des paroisses, histoire économique et des voies de communications pour l'Oise et l'île de France, ainsi que François Falch'un, prêtre bretonnant, celtisant, linguiste, grammairien, professeur de linguistique et de celtique à Rennes puis à Brest, et honni de tous, linguistes, toponymistes celtisants autonomistes collaborateurs

subventionnés par l'Allemagne national-socialiste, ou résistants, et publié quasiment sous le manteau. C'est un esprit libre et un tel ostracisme universel le rend très séduisant...D'autant que ses travaux et en particulier son saint Yves et les noms d'Esus le place en précurseur de la Mythologie Française d'Henri Dontenville, et de ses applications toponymiques qui fleurissent dès les premiers bulletins de la société. Il suffit de se rapporter à l'index du BSMF pour voir que du premier numéro jusqu'au prochain « à paraître » la mythologie française est irriguée et fécondée de toponymie....

L'hydronymie devrait être un secteur important de la toponymie et il n'en est rien, car celle-ci est obsédée de « peuplement », or les noms de rivières et de fleuves se prêtent mal à l'étude du peuplement, et rien n'est paru depuis les noms de fleuves et de rivières d'Albert Dauzat en 1926, seul Paul Lebel dans sa thèse de 1955 y fait d'intéressante remarques, pourtant ces noms ont aussi leurs stratifications historiques préceltiques, celtique, latines rares d'où la désaffection pour le sujet, germaniques aussi et non négligeables, le nom du Rhin, du Rhône, du modeste Rodhon, du Rognon de, de la Renne, la Ruhr, c'est le même nom celtique *ro-danos*. Les exemples abondent on se limitera aux « mères » les matres ont donné leur nom à la Marne et à une longue série, ainsi que à *saldis* et au hydronymes du type de la Saulx.... Il s'agit toujours de hydrothéonymes, et la toponymie linguistique n'est pas à l'aise avec le « sacré ». Une bonne revue de cette question a été faite pour l'Île de France par Raymond Delavigne.

Henri Dontenville a tout de suite ancré les « héros » de la mythologie Française dans le paysage au même titre que les cours d'eaux pissés par Gargantua, les mégalithes, jeu de quilles ou tombes de géants ? le relief, les forêts, fauchées comme celle de Beauce...Gargantua, Mélusine, Arthur, les géants, comme les nains, les animaux mythiques comme le cheval Bayard, (Bayard sur Marne) balisent la France de nombreux, pierre et siège de Gargantua, d'Aigremont, (4 communes et 25 lieux-dits dès le premier sondage), de « roches au fées »... A quelques hectomètres de mon domicile il y a un « pas de saint Martin sur une roche dite du Mulo » (Mars Mullo) j'ai résidé à Paris à proximité de la Tombissoire (celle du géant Isore, « Esus » plus que probable), étudié la médecine à 200 mètres du pilier des nautes... les lieux où soufflent l'esprit ont toujours un nom, et où qu'on soit, qu'on travaille, qu'on réside, il y a de semblables sites à proximité.

Mélusine est un des thèmes favoris des études de la jeune société de mythologie française, on a des noms de lieux qui dérivent de son nom : Lusignan. On connaît l'aire d'extension des légendes concernant Mélusine, on connaît celle des établissements des Sarmates, qui semblent avoir été des vecteurs significatifs de cette légende, on peut donc établir une cartographie, et les noms de lieux, les légendes avec ou sans noms de lieux, et la présence des Sarmates permettent de suivre l'expansion du mythe depuis son foyer d'origine : le Poitou, et les garnisons de supplétifs Sarmates....

Les lieux du nom de saint Michel forment de fréquents triangles, et des diagonales intéressantes. On note sans surprise particulière l'alignement sur le même parallèle du Mont saint Michel de la baie normando-bretonne du même nom, et du mont saint Michel de Toul, il pourrait s'agir d'un hasard heureux ; mais le caillou de Tombelaine (tumba belenos), a portée de flèche du mont saint Michel, et parfaitement aligné sur le mont saint Michel de Toul et sur la ville de Tombelaine, à 40 km de là, au bord de la Meurthe, à l'est de Nancy : il y a deux Tomblaine-Tombelaine en France et ils sont tout les deux alignés sur le même parallèle que deux monts saint Michel...Comment continuer à parler de hasard ? Le site de Saint Michel- Mont Mercure en Vendée, ouvre le débat avec toutes les localisations du dieu préféré des gaulois selon César.

Gargantua est lui par contre ubiquitaire, façonnier du paysage, il donne son nom aux pierres isolées ou groupées, graviers tirés de son sabot, palets avec lesquels il joue comme au quilles à abattre des menhirs avec des dolmens, buttes glaiseuses dépatures de ses sabots, ou résidus de ses défécations. On le retrouve encore dans bon nombre de lieux habités, sous le nom de saint Gorgon, au pied de la colline de Sion, mais aussi de Jargeau, de Gorze (?), de Garges...de Gergovie ? de la mystérieuse Gorgobina ?

Plus récemment on été mis en évidence les noms de lieux, qui prennent leur origine dans des noms de dieux. Deuil est un devo-ialum clairière sacrée, mais aussi Deuilly (avec -iacus), dans un récent article de Jacques Lacroix dans le bulletin. Il poursuit avec la série des Jouy, Juine, Jouars, qu'il fait dériver du « *wo* » de *devo-ialo*. Le mérite de cette étude c'est de mettre en parallèle ces sites et les frontières fluviales de Parisiis, Meldes et autres tribus celtiques du bassin parisien. Esus semble discrètement être à l'origine des noms en « isciacum, iscia », Issy, Ichy, Esse. Mais aussi la source du nom du géant Ysoré, de la Tombissoire et donc d'Issoire, première ville convertie par Stremonios, dit aussi saint Austremoine, apôtre des arvernes. L'abbé Falch'un lui retrouve une parenté avec les paroisses dédiées ou du nom de saint Yves.

Le nom de Lug est un leitmotiv de la mythologie française, on le retrouve dans Lyon (*lug dunum*), mais aussi Loudun, Laon, et Lion en Beauce...Ernest Nègre en reconnaît 4, Guyonvarc'h au moins 25, mais JP Lelu propose encore Liausson (34), avec l'aide de saint Pierre aux liens. Raymond Delavigne propose encore Montdidier, par l'intercession, si l'on peut dire, de saint Lugle et saint Luglien. Mais alors que penser de Lion en Sullias, et de Langres, évangélisé par saint Didier ? Pour tout ces Lyon, Lion, qui se révèlent avec les lieux-dits approcher la quarantaine, Lug n'est qu'une « hypothèse pour certains... » sic Stéphane Gendron qui préfère le thème indo-européen *leuk-* : brillant...

La toponymie retrouve toutes les créatures des autres mondes, les fées, comme organe, jeunes, ou moins jeunes, et alors déguisées en « vieilles » jusqu'à ce qu'un baiser mendié les retransforme en nymphes nymphomanes. Les géants Maury, ou Maur, Pigalle, les nains, les sotrés balisent les paysages.

Les mégalithes « ont tous un nom » mythologique, pas une pierre autour de laquelle on processionne qui ne soit dite « tournante », allée couverte, menhir, simples blocs erratiques, tout est « récupéré » par la toponymie mythologique, sous son nom d'origine celtique, son nom de baptême chrétien, un saint jamais choisi au hasard, mais pour ses relations calendaires, un jeu de mot, une « archéologie du culte »... Les cavernes, les puits naturels, ou rituels, les réseaux karstiques, naturels, ou aménagés ont tous un nom : un nom de « chose » baume de balma, dans le Jura, ou en Provence, aven dans les pays d'Oc, bove, cluze... et un « nom » de saint, d'homme, une périphrase, un avatar, si l'interdit langagier l'emporte. Un seul exemple : le trou de saint Patrick, certes, en Irlande si l'on en croit la légende, et l'histoire, et le mythe... et les travaux de Bernard Merdrignac et de Bernard Sergent. Mais d'autres le voient au Mont Athos, et que vaut le trou de saint Rémy à Clairefontaine à côté du prieuré fondé par Scariberge et son frère Patrice rapporté par Delavigne, et le trou de saint Patrice à La Neuville Champ d'Oissel ? La ville de saint Patrice sur Loire est en face du site de l'abbaye de Thélème « fondée » par Rabelais qui se livre à une tirade des « trous » ou celui de saint Patrick à la vedette.

Les phénomènes naturels, ceux qui agressent l'homme et son alimentation, son habitat, ont leur toponymie. Les cours d'eau ont leur culte quand ils sont bénéfiques, mais lorsque leur malignité se manifeste on les punit, en plongeant le saint local dans l'eau, faute de pouvoir empêcher gargantua de compisser la région. Mieux, on trouve un antidote chrétien saint Romain empêche les crues de la Seine, saint Arnould, celles de la Moselle en domptant le dragon avec leur étole, de bonnes parole et de l'eau bénite. Raymond Delavigne a identifié tout les cultes des crues de l'Anjou, plus à l'est c'est un saint Dyé qui contrôle la Loire entre Orléans et Blois... Les habitants rejettent à l'eau « le Drac gon » et la Tarasque dont tant de lieux portent le nom (Tarascon), et honorent les saint tueurs de dragons comme saint Georges, saint Romain, saint Michel (volontiers à l'abri sur des monts insubmersibles).

La navigation comme les cours d'eau sont un sujet d'inquiétude... Saint Nicolas, héritier d'Apollon est un saint protecteur des navigateurs sur la côte de Lycie, mais il suffit de voir le succès de son culte en Lorraine, Allemagne, Angleterre, Belgique, on le retrouve sur la Meurthe à Saint Nicolas de Port, le long des fleuves d'Europe, et dans un certain noms de ports de mer.

Le voyage lui-même est un danger, une transgression les chemins de pèlerinage, le premier des voyage celui des évangélisateurs gyrovagues, des disciples est l'objet d'un balisage toponymique, en premier ligne les

chemins de saint Jacques, la via francigena, saint Christophe, passeur du fleuve des autres mondes est ici honoré et donne son nom à de nombreux gués par ailleurs souvent repérés par leur nom latin « *port* », comme Port Mort, un ancien gué de la Seine vers Gaillon, Port sur Saône, Piesport sur la Moselle. Mais c'est leur nom celtique –ritum qui nous les rappelle le mieux, Gisors qui fut geso-ritu, et *dario-ritu* pour Vannes, Morbihan... Enfin le gué peut utiliser une ile nous donne *ro-elis* et une foule de Roule, ou Le Roule, comme lieux-dits des bords de Seine en particulier.

Le nom de Celle, pour « *cella* » en latin, désigne aussi bien une chapelle alto-médiévale qu'un fanum gallo-romain, et parfois un sanctuaire celtique... Ces noms sont localisés le long d'itinéraires ou ils servent de repère aux cultes du voyage, la véritable aventure de l'antiquité, ou avant que les péages des monastères et des fisci royaux ne s'installent aux ponts, gués, frontières, l'offrande d'une obole au fanum de bord de route était un rite propriétaire lorsque la voie quittait sa sécuritaire rectitude de la crête militaire, pour traverser une forêt, un cours d'eau même médiocre, mais embuscade potentielle... faire le détour pour ne pas traverser est bien sûr possible mais on ne se joue pas de la divinité du plus médiocre ru, l'offrande est due à la source, et à son sanctuaire, quand elle n'est pas offerte au premier gué, comme aux sources de la Saône à Viomesnil : *via mansilis*.

La toponymie et les saints protecteurs des paroisses font bon ménage, dès l'identification du saint en cause, elle n'est pas toujours facile : saint Ciergues martyr de Cappadoce, devient souvent saint Cyr, mais il faut le débusquer sous sa forme Doncières. Pour la toponymie classique il n'y a pas de problème. Pour le mythologiste par contre le travail commence, car rien n'est ici laissé au hasard des corps saints, reliques, dates d'invention, et calendrier celtique doivent être confrontés. Une sainte Berthe qu'elle soit d'Avenay, ou Austreberthe de Montreuil sur Mer, est honorée autour d'Imbolc, et ce n'est pas un hasard... Les réseaux formés par les patronages de paroisses ne sont pas dus non plus au hasard, c'est un évangelisateur qui parcourt la campagne, un évêque qui érige de nouvelles paroisses, un duc qui fait un vœu, ou un don à une abbaye. La toponymie hagiographique est une prise de possession de l'espace et du temps calendaire. Elle trouve son paroxysme dans les troménies et leur balisage de lieux consacrés ou non, dans leur forme, leur rythme, la rareté de leur pratique, le défrichage des sentiers à refaire après plusieurs années, comme à Locronan, réinvention du rite. On y trouve le « vert montant » à Montreuil sur Mer décrit par Anne Marchand, le pèlerinage de saint Mathurin à Larchant rapporté par Claude Mauméné, les entrées d'évêques à Chartres, et tant d'autres...

Le passage des limites est un sujet que la mythologie française a particulièrement étudié, un congrès a été consacré à ce sujet, il y a quelques années à Avallon. Bernard Sergent y a étudié les sanctuaires de frontière, patrice Lajoye les limites de l'ancien diocèse de Lisieux, Jean Paul Lelu les nœuds de branches aux passages des limites. Ce

dernier travail est un article parfaitement documenté reprenant des dizaines de toponymes de manière quasi exhaustive avec les moyens de l'époque et étudie les *retorte*, devenues Rorthey, la Rhéorte, Rorthé. Il met ce toponyme très rarement étudié en perspective avec les « equoranda », un saint Mars bien étrange, saint Leonard, saint André, ces deux derniers retrouvés par Delavigne dans la forêt d'Yveline. Tout cela pour lire dans un *essai de toponymie* de 2003, que les trois villages « tordus », (trois villages cités, pourquoi pas les dizaines d'autres ?), « ne tiennent pas debout »....Plus récemment Pierre Glaizal a étudié les microtoponymes aux limites de l'Yonne et du diocèse de Sens, et il y en a tant d'autres, dont la forêt d'Yveline.

Pour en terminer je voudrai évoquer une question passionnante à laquelle monsieur Yves Vadé s'est attaché depuis des années, la question des *mediolanum*. Cette question a déjà été étudiée par les historiens, les toponymistes, les érudits, de France et d'ailleurs. Yves Vadé a révolutionné la problématique en l'élargissant, en utilisant toutes les ressources de la recherche érudite et archivistique et en élargissant l'argumentation linguistique, à l'appropriation de l'espace celtique. Il nous offre une carte des réseaux des *mediolanum*, structurée, des alignements indiscutables, des angles entre ces alignements, et des points forts historiques archéologiquement confirmés. L'originalité de la démarche qu'il est en train de faire analyser mathématiquement pour donner une pertinence statistique indiscutable aux modélisations proposées, est de dépasser les attestations antiques, pour étendre la problématique aux grands sites à forte connotation mythologique, comme le Puy de Dôme, Chateaufort, ou Grand, ou a des bourgades, oubliées de tous, mais à la « parenté », à la « signifiante » linguistique évocatrice. Il lui faut recruter d'improbables sites qui s'inscrivent dans les alignements, aux modules définis au pourcent près, et si c'est facile pour Malain en Côte d'Or, un site antique fouillé activement, c'est plus ardu pour Maulain en Haute Marne, hameau médiocre, mais qui mériterait indiscutablement une prospection. Les tracés ne s'étendent actuellement qu'à la rive gauche du Rhin, mais il y a des *mediolanum* avérés en Allemagne, en Autriche, et peut être en Moravie que l'on pourrait d'intégrer à un modèle celtique, à défaut à celui de la civilisation des champs d'urnes...

La toponymie mythologique avance, c'est une pratique ancrée dans les pays, les pagi, les diocèses, certaines régions ont été très étudiées, en particulier l'Est, et sa frontière linguistique, aux enjeux politico militaires passés, mais sont-ils révolus ? Il est étonnant de voir les chercheurs régionaux, en l'occurrence mosellan, comme Alain Simmer archéologue, historien, toponymiste, fin connaisseur de son terroir, rester « en marge » de la toponymie, malgré ses succès éditoriaux. Certes les connaissances linguistiques théoriques manquent aux

mythologues, ils ne sont ni chartistes, ni archéologues, mais ils ont de l'imagination. L'imagination, n'est pas la « folle du logis », mais une caractéristique de l'humanité, et la raison toponymique naît de ce terreau, de ce fumet de « chair humaine », pour citer encore Marc Bloch. La mythologie est une des plus belles provinces de l'histoire des religions, le domaine du primitif, du langage des origines, du sauvage, du dément, de l'enfant, de l'incroyable... du scandale (Marcel Detienne, en vrac...)

Continuons à ouvrir des fenêtres, « tant pis pour les courants d'air... ». (Georges Dumézil)

Bibliographie sommaire :

Albert Dauzat *la toponymie française*.

Ernest Nègre *Dictionnaire toponymique de la France*.

François Falch'un *Les noms de lieux celtiques*.

Stéphane Gendron *Essai de toponymie*.

Jacques Lacroix *Les noms d'origine gauloise*. (3 tomes)

Et, le *Bulletin de la Société de Mythologie Française*....